

LE NAUFRAGE.

Episode de la guerre des Antilles au XVIIe siècle

La tempête se déchaînait dans toute sa fureur, lançant sur les falaises les flots, blancs d'écume, comme de formidables béliers, tordant au loin dans la campagne, au milieu des plantations dévastées, les palmiers qui s'échevelaient et se rompaient avec de longs gémissements.

La jeune fille était dans une mortelle inquiétude: son père, que des affaires urgentes avaient appelé à la Havane, devait revenir ce soir même après une absence de deux jours et Isabelle souhaitait ardemment que, retenu dans la ville, il différât son retour jusqu'à la fin de l'ouragan.

Les colonies espagnoles de l'Amérique traversaient en effet une époque des plus troublées de leur histoire; on était en 1683 et, par suite de l'état d'hostilité presque incessant entre la France et l'Espagne, une sorte de vaste association de marins français avait été formée.

Les colonies espagnoles de l'Amérique traversaient en effet une époque des plus troublées de leur histoire; on était en 1683 et, par suite de l'état d'hostilité presque incessant entre la France et l'Espagne, une sorte de vaste association de marins français avait été formée.

Tousjours à l'affût de quelque proie, il était impossible de déjouer leurs ruses ni de prévenir leurs attaques. Les cités les plus fortes tremblaient quand on signalait à l'horizon les voiles de ces conquérants invincibles, héros de sae et de corde.

Isabelle, en effet, croyait trouver un brigand plein de rage et de haine; elle ne voyait qu'un homme qui rêvait, impassible et dédaigneux.

Son cœur de femme devina la pensée suprême du coudamné, car cet homme, doré et déjà, était condamné par tous ceux qui l'entouraient et dont la soif de vengeance était d'autant plus grande qu'ils avaient tremblé davantage.

Perdue dans ses pensées, la jeune fille regardait vaguement, à travers les carreaux ruisselants, les grands arbres du parc ployer sous les bourrasques comme des roseaux, lorsqu'il lui sembla percevoir, dans la pièce voisine, un bruit de voix et de pas. Le moindre chose anormale pouvait être un funeste présage.

Abandonnant la fenêtre, Isabelle courut à la porte et se trouva face à face avec José qui se disposait à entrer dans le salon. Le vieillard, pâle, hors d'haleine, dégouttant de pluie, semblait en proie à une violente émotion.

— Mon Dieu, José ! s'écria Isabelle en joignant les mains, le cœur étreint d'angoisse, qu'y a-t-il ? Parlez ! mon père !

— Rassurez-vous, senora, fit l'intendant, ce n'est pas de votre père qu'il s'agit. Grâce au ciel, don Avilar doit être à l'heure présente en sûreté. C'est... ne craignez rien... un fibustier... qui est tombé entre nos mains... un des plus terribles... le capitaine Michel, vous savez, senora, celui qui prit Campêche.

Isabelle resta un instant immobile et muette, comme suffoquée par cette révélation. Qui, parmi tous les habitants des côtes américaines, ne connaissait le capitaine Michel ? Avec son ami le capitaine Laurent, avec les fibustiers Alexandre Bras-de-Fer, Monbars l'Extremiteur, c'était un des corsaires les plus formidables qui faisaient trembler les colonies espagnoles au seul bruit de leur nom.

Et tandis que José conduisait sa maîtresse au hangar où l'on avait transporté le fibustier, il lui exposait les détails de cette capture inattendue. Il était assis, avec les autres domestiques, dans la salle commune de l'habitation, quand un esclave noir accourut tout effaré et raconta qu'il avait aperçu près des récifs un navire qui semblait désemparé. Tous coururent aussitôt sur le rivage, et virent en effet un grand vaisseau qui, luttant péniblement contre le vent, remontait vers le Nord comme pour gagner la Havane; sur la plage, ils avaient trouvé un homme évanoui attaché à une pièce de bois; on l'avait aussitôt transporté dans la maison, et là des nègres affirmèrent reconnaître en ce naufragé le capitaine Michel qu'ils avaient vu jadis, disaient-ils, à l'île de la Tortue où ils étaient

employés avant de passer au service de don Avilar. Comme José achevait son récit, il arrivait avec Isabelle au hangar attenant à l'habitation où était le naufragé. La nuit était venue; des torches plantées dans des anneaux de fer jetaient une lueur fumeuse sur la foule d'hommes blancs et noirs qui se pressaient dans le vaste bâtiment; tous parlaient avec animation en faisant de grands gestes.

Lorsque Isabelle, précédée de José, parut sur le seuil, un silence subit se fit, et le cercle s'ouvra devant la jeune fille, lui permit de pénétrer au premier rang; là, sur un coffre, un homme était assis. C'était un individu d'une taille moyenne, mais dont les larges épaules et les bras bossués par les muscles saillants affirmaient une force peu commune; sa longue chevelure rousse, plaquée par l'eau, lui couvrait à demi le front et les yeux, sa barbe, inculte s'étalait sur sa poitrine.

Immuable, les bras croisés, entravé aux pieds et aux mains par de lourdes chaînes, le capitaine ne semblait même pas voir la foule haineuse qui méditait autour de lui sa mort. Peut-être ce grand hangar, rempli d'instruments d'agriculture, lui rappelait-il la ferme paternelle, là-bas, près de Bordeaux, où une vieille femme à bonnet blanc filait près de la fenêtre en attendant son fils qui ne devait pas revenir. Lorsque Isabelle s'arrêta devant lui, le prisonnier la regarda fixement, et posant un profond soupir, laissa tomber sa tête sur son sein.

— Il faut ! Il a peur ! ricana-t-on autour de lui. Il n'entendit pas l'insulte, sa pensée vagabonde avait, de nouveau, franchi la grande mer. Auprès de la vieille au ronnet, il voyait maintenant une grande jeune fille aux yeux noirs qui, par moments, regardait cet Océan qui lui avait volé son cœur et tressaillait lorsqu'une voile passait à l'horizon. Toutes ces visions douces de la tranquille enfance se pressaient, à l'heure de la mort, aux yeux du rude corsaire, et s'étonnaient lui-même de cet attendrissement qu'il s'efforçait vainement de secouer. A travers ses paupières baissées, il sentait les regards de la jeune fille fixés sur lui, et il présentait confusément en elle une pitié naissante.

Isabelle, en effet, croyait trouver un brigand plein de rage et de haine; elle ne voyait qu'un homme qui rêvait, impassible et dédaigneux.

Son cœur de femme devina la pensée suprême du coudamné, car cet homme, doré et déjà, était condamné par tous ceux qui l'entouraient et dont la soif de vengeance était d'autant plus grande qu'ils avaient tremblé davantage.

Perdue dans ses pensées, la jeune fille regardait vaguement, à travers les carreaux ruisselants, les grands arbres du parc ployer sous les bourrasques comme des roseaux, lorsqu'il lui sembla percevoir, dans la pièce voisine, un bruit de voix et de pas. Le moindre chose anormale pouvait être un funeste présage.

Abandonnant la fenêtre, Isabelle courut à la porte et se trouva face à face avec José qui se disposait à entrer dans le salon. Le vieillard, pâle, hors d'haleine, dégouttant de pluie, semblait en proie à une violente émotion.

— Mon Dieu, José ! s'écria Isabelle en joignant les mains, le cœur étreint d'angoisse, qu'y a-t-il ? Parlez ! mon père !

— Rassurez-vous, senora, fit l'intendant, ce n'est pas de votre père qu'il s'agit. Grâce au ciel, don Avilar doit être à l'heure présente en sûreté. C'est... ne craignez rien... un fibustier... qui est tombé entre nos mains... un des plus terribles... le capitaine Michel, vous savez, senora, celui qui prit Campêche.

Isabelle resta un instant immobile et muette, comme suffoquée par cette révélation. Qui, parmi tous les habitants des côtes américaines, ne connaissait le capitaine Michel ? Avec son ami le capitaine Laurent, avec les fibustiers Alexandre Bras-de-Fer, Monbars l'Extremiteur, c'était un des corsaires les plus formidables qui faisaient trembler les colonies espagnoles au seul bruit de leur nom.

Et tandis que José conduisait sa maîtresse au hangar où l'on avait transporté le fibustier, il lui exposait les détails de cette capture inattendue. Il était assis, avec les autres domestiques, dans la salle commune de l'habitation, quand un esclave noir accourut tout effaré et raconta qu'il avait aperçu près des récifs un navire qui semblait désemparé. Tous coururent aussitôt sur le rivage, et virent en effet un grand vaisseau qui, luttant péniblement contre le vent, remontait vers le Nord comme pour gagner la Havane; sur la plage, ils avaient trouvé un homme évanoui attaché à une pièce de bois; on l'avait aussitôt transporté dans la maison, et là des nègres affirmèrent reconnaître en ce naufragé le capitaine Michel qu'ils avaient vu jadis, disaient-ils, à l'île de la Tortue où ils étaient

employés avant de passer au service de don Avilar. Comme José achevait son récit, il arrivait avec Isabelle au hangar attenant à l'habitation où était le naufragé. La nuit était venue; des torches plantées dans des anneaux de fer jetaient une lueur fumeuse sur la foule d'hommes blancs et noirs qui se pressaient dans le vaste bâtiment; tous parlaient avec animation en faisant de grands gestes.

Lorsque Isabelle, précédée de José, parut sur le seuil, un silence subit se fit, et le cercle s'ouvra devant la jeune fille, lui permit de pénétrer au premier rang; là, sur un coffre, un homme était assis. C'était un individu d'une taille moyenne, mais dont les larges épaules et les bras bossués par les muscles saillants affirmaient une force peu commune; sa longue chevelure rousse, plaquée par l'eau, lui couvrait à demi le front et les yeux, sa barbe, inculte s'étalait sur sa poitrine.

Immuable, les bras croisés, entravé aux pieds et aux mains par de lourdes chaînes, le capitaine ne semblait même pas voir la foule haineuse qui méditait autour de lui sa mort. Peut-être ce grand hangar, rempli d'instruments d'agriculture, lui rappelait-il la ferme paternelle, là-bas, près de Bordeaux, où une vieille femme à bonnet blanc filait près de la fenêtre en attendant son fils qui ne devait pas revenir. Lorsque Isabelle s'arrêta devant lui, le prisonnier la regarda fixement, et posant un profond soupir, laissa tomber sa tête sur son sein.

ta un cri aigu, et s'élançant vers l'homme garrotté : — Mon père ! dit-elle en sanglotant. A ce moment, une voix forte s'éleva, dominant le tumulte. — Arrêtez tous, cette maison est sacrée. Me reconnaissez-vous ? Les envahisseurs, surpris, regardèrent celui qui leur parlait et possédèrent une clameur terrible de joie et de triomphe. — Michel ! — Oui, poursuivit le capitaine, c'est bien moi. Cette jeune fille vient de me sauver la vie, je vous demande en retour de l'épargner, elle et tout ce qui est à elle. Il aperçut alors le prisonnier et dit : — Quel est cet homme ? — C'est mon père, répondit Isabelle. — Déliez-le, commanda le corsaire. Les fibustiers, joyeux d'avoir retrouvé leur chef qu'ils croyaient mort, obéirent et se retirèrent. — Madame, dit Michel, nous sommes quittes. Adieu. Et il disparut à son tour dans les ténèbres.

Voici ce qui s'était passé. Avec leur audace habituelle les fibustiers avaient résolu de tenter, à la faveur de la tempête, un coup de main sur la Havane. Leur capitaine ayant été emporté par une lame sans qu'il fût possible de le sauver, les Français n'en poursuivirent pas moins leur entreprise.

Mais, rudement accueillis par la garnison, ils durent se rembarquer, emmenant avec eux quelques prisonniers qu'ils pendirent d'abord haut et court. Don Avilar était parmi eux, et il allait partager leur sort quand le chef des corsaires proposa de le garder comme otage en cas de péril. Ayant résolu de ravager la côte pour se dédommager de leur échec, ils débarquèrent par hasard dans le domaine de leur prisonnier; c'est là qu'ils devaient retrouver leur chef.

Tel fut, selon le vieil historien auquel nous devons ce récit, la plus extraordinaire aventure qui arriva au capitaine Michel. Il s'en souvint toute sa vie et se montra, par la suite, doux et généreux envers les ennemis que les hasards de la guerre jetèrent entre ses mains.

CONNAISSANCES UTILES

Traitement de la rage en Chine. La Médecine moderne rapporte qu'un missionnaire en Chine, ayant vu ses deux porteurs mordus par une chienne enragée, manifesta une vive inquiétude à leur égard en présence de cinq Chinois. Ceux-ci lui dirent d'un ton très rassuré : "Ne sois aucunement inquiet, tous les cinq nous avons été mordus par un chien enragé au mois de mars; nous voici arrivés au mois de septembre n'ayant jamais présenté aucun symptôme de la rage, et cela parce que nous avons mangé le foie cru du chien qui nous avait mordus. Tes deux porteurs vont manger le foie cru de la chienne enragée, et, comme nous, ils seront préservés de la rage."

Une ferme de grillons. Les lacs du Tennessee, aux Etats-Unis, abondent en truites délicieuses et autres poissons très recherchés par les amateurs qui attirent, pendant la belle saison, des milliers de sportsmen sur leurs rives. Or, ces poissons ne peuvent être pris qu'avec des grillons. Un industriel a eu alors l'idée de créer un établissement où il va élever des grillons. Il a affermé à cet effet des prés d'une contenance d'environ 12 acres, qu'il a eu des planches de 10 pieds de haut, et sur lesquelles il a élevé des bâtiments munis d'incubateurs, de chauffoirs et de tout ce qui est nécessaire à la prospérité de ces insectes. Il espère en élever 50,000 par acre de terrain, et les vendre 5 fr. le 100 aux pêcheurs.

Fabrication de briquettes. Le combustible artificiel obtenu par le mélange de matières bitumineuses ou agglutinantes avec les menus débris de l'exploitation des houillères, appelés agglomérés ou briquettes, présente le grave inconvénient de fumer pendant la combustion. Pour agglomérer les produits dont il s'agit, on se servait exclusivement de brat ou de coaltar; pour éviter cet inconvénient, on peut se servir, suivant la nature de la marchandise à traiter, de poussiers de houille, de coke, d'antracite, de charbon de bois, de minerais, de sciure de bois, de tourbe, etc., de la dextrine et du ciment, des silicates, de l'amidon, de la chaux, du plâtre et des dérivés de tous ces produits, le tout employé séparément ou combiné en dosages et proportions appropriés au combustible à traiter.

LA Guérison du Tétanos

Une nouvelle étape de la médecine.

Les agents physiques nous fondraient, témoin l'électricité; les agents chimiques nous empoisonnent, les agents mécaniques nous brisent les bras et les jambes pendant que quelques-uns des plantes qui nous environnent nous infectent avec la carresse de leurs parfums, et qu'une flore ultra-limpide livre sur notre corps des assauts acharnés, afin d'y introduire et d'y implanter ses colonies microscopiques.

Ces végétaux «fin de siècle», ces envahisseurs invisibles possèdent toutes les imperfections et les vertus de notre pauvre humanité. Il y a en eux, travailleurs honnêtes, prennent passage à notre bouche et vont activer le travail de notre estomac en mêlant leurs sucs au sien; tandis que d'autres, agresseurs surnois autant que redoutables, nous envahissent le territoire de notre sang et de nos tissus que pour y enseigner la corruption et la mort. Quelques-uns de ces ennemis virulents, de ces microbes insidieux accomplissent leur œuvre de destruction, non pas franchement ou d'une façon foudroyante, mais avec des raffinements d'une cruauté néronienne.

Je ne veux pour exemple que les tourments que le terrible bacille de Nicolaïew, l'agent efficient de la maladie tétanique, étire universellement répandu, étend banal autant qu'indiscrètement, suscite sur tous les bords, les opérés, les nouveaux-nés, etc. Toujours aux aguets, constamment en éveil, il profite d'une éraffure quelconque de notre épiderme, d'une égratignure, d'une brûlure, d'un vésicatoire, d'un coup de foudre, d'une pleuie contuse, d'une chute de bicyclette ou d'une piqûre d'abeille, pour pénétrer dans notre organisme. Une fois introduit par cette brèche accidentelle, il se hâte de se doubler, de se multiplier à l'infini, et si les bataillons de «phagocytes» — globules-gendarmes qui sont en constante mobilisation dans notre corps — ne concentrent pas assez à temps leurs efforts pour croquer, à l'aide de leurs bras vigoureux et de leurs tentacules invisibles les premières colonies de ces infiniment petits malfaisants, ceux-ci se mettent en devoir d'élaborer des poisons subtils, de distiller les venins les plus délicats, dont une seule goutte suffit pour provoquer l'affaiblissement de nos centres régulateurs, les perturbations de notre système nerveux qui rendent si dramatique l'explosion du tétanos.

Tout le monde connaît — au moins pas qu'il le dit — cette application désolante qui se développe le plus souvent à la suite de blessures tout à fait insignifiantes des mains ou des pieds, de plâtres paraissant dénués de toute importance. Sans qu'aucun indice sensible indique une issue tragique, le blessé se voit tout d'un coup aux prises à un malaise indéfinissable qui lui cloue la mâchoire sur place et le gêne dans les mouvements de sa tête. De prime abord on dirait un torticolis vulgaire; mais bientôt la contraction des muscles de la bouche et du cou s'accroît davantage, les mâchoires se serrent et tout effort pour les écarter détermine un spasme qui exagère leur resserrement. En même temps les commissures des lèvres se tirent en dehors, les ailes du nez et les sourcils se relèvent, l'angle de l'œil se plisse et la physiologie prend une expression étrange et sardonique. Alors la tête se renverse en arrière, le tronc se raidit, le corps se cambre et forme un arc dont les deux extrémités, les têtes et la tête, reposent seules sur le plan du lit.

Mais à part ces contractions qui tordent pour ainsi dire le corps, le moindre mouvement, un ébranlement du lit, un effort pour avaler, le souffle le plus léger, l'impression la plus fugitive suffisent pour provoquer des convulsions atroces, des spasmes douloureux qui torturent le malade et hâtent la prise de son poumon et de son cœur, destiné à précipiter le fatal dénouement. La mort survient ordinairement du troisième au cinquième jour.

Mais à côté de ce tétanos «aigu» qui ne pardonne pas, il y a une forme beaucoup plus rare, caractérisée par des mouvements bien moins brusques, des douleurs moins vives, des évolutions plus lentes, se contentant de frapper les membres d'un engourdissement que quelques mois suffisent pour secouer. Les convulsions sont moins marquées et la guérison de ce «tétanos chronique» est presque toujours assurée.

Telle est cette affection horrible, dont la forme aiguë le plus habituelle, rappelle cette herbe légendaire de la Sardaigne, laquelle faisait mourir les imprudents qui la mettaient sur les lèvres, cependant qu'un rite contrairement accompli leur restituait leurs convulsions. Depuis Hippocrate jusqu'aux Disforis modernes que de palliatifs n'ont pas été préconisés pour guérir ou amoindrir les symptômes d'une telle calamité! Le terrible bacille insoupçonné en 1884, se joua de tout cet arsenal antique et fit de riches moissons, surtout en temps de guerre. La décou-

verte cependant de la sérothérapie devait lui jouer un mauvais tour, comme on va le voir.

On sait que depuis quelque temps, nos luttes contre les débordements de la végétation bactérienne ont changé de tactique. L'art de guérir, au lieu d'engager des corps-à-corps avec les microbes de la maladie, cherche, au contraire, à neutraliser les virus au moment dit des «toxines», par lesquelles ces infiniment petits deviennent la cause de nos plus effroyables perturbations organiques.

M. Roux sanctionna la supériorité de ce plan stratégique par sa découverte du sérum du croup; il lui était réservé de remporter sur ce même champ bactériologique une autre victoire éclatante avec la guérison du tétanos, qu'il vient de rendre définitive.

Le poison secreté par le bacille tétanique était déjà connu en 1890. Par sa virulence, il frappa l'imagination de celui qui l'a découvert. La dix-millième partie d'une goutte de ce sérum, pour tuer une souris et deux gouttes pour foudroyer un cheval. Cette puissance vénéneuse, dont rien n'approche, porta deux savants bactériologistes, M. Behring et Kitazato, à chercher et à trouver l'antidote, le contre-poison ou, pour parler l'argot des spécialistes, l'«antitoxine» tétanique, qui est aussi un sérum.

Cependant, chose curieuse, ce sérum anti-tétanique, qui réussit toujours quand on s'en servait avant la lettre, à titre préventif, appliqué en manière de «armé», au moment des premières contractions de la mâchoire, se montrait absolument incapable d'arrêter la maladie ou d'en atténuer les effets. Quelle était donc la cause de cette impuissance?

Une expérience récente de M. Wassermann mit M. Roux à même de répondre à cette question et lui ouvrit la piste de sa découverte. M. Wassermann constatait au commencement de cette année que la si pénétrante toxine tétanique mise en contact avec une émulsion de cerveau de cobaye perdait toute sa toxicité. Ainsi une dose mortelle de ce poison incorporée à la substance cérébrale d'un animal mort ou vivant se trouvait incapable de provoquer le moindre trouble chez les animaux que, seule, elle aurait foudroyés.

La toxine donc, y eût-il dit, se fixe sur le tissu nerveux, devient insoluble et partant inoffensif pour l'animal qui la reçoit. Or, l'échec constaté jusqu'ici pour le sérum anti-tétanique ne peut être dû qu'à ce que notre système nerveux, ayant des affinités pour la sécrétion du microbe tétanique, se les incorpore et se laisse empoisonner par elles, tandis qu'il défend l'accès de son territoire au sérum de Behring, à ce benefaiteur prodigieux qui paralyse le coup lui-même de la terrible toxine, toutes les fois qu'il la trouve sur son chemin. Mais qu'à cela ne tienne! Puisque le système nerveux n'est pas heureux dans son choix, tâchons d'amortir les mauvais coups que lui valent ses imprudentes fréquentations et imposons-lui les amis qu'il dédaigne.

M. Roux s'adressa alors au siège central de cet appareil si délicat et si impressionnable, qui est notre système nerveux, et, à travers un petit orifice du crâne, laissa tomber quelques gouttes du sérum de Behring sur les hémisphères cérébraux de plusieurs lapins tétaniques. Il a permis ainsi au contre-poison de se diffuser, de se canaliser à travers le réseau nerveux, de se mettre en contact avec le poison et d'arrêter net ses effets convulsifs. Les animaux qui reçurent ainsi l'injection du cerveau, guérirent sans retard, tandis que ceux qu'on inocula sous la peau moururent invariablement.

Ces résultats merveilleux déterminèrent M. Roux à essayer sur l'homme, et le 24 avril, au service du docteur Quenu, à l'hôpital Cochin, lui offrit une excellente occasion. Ce jeune homme présentait à la suite d'une blessure les premiers symptômes de la maladie tétanique.

Le lendemain son état empira; la maladie gagnait du terrain, amenant avec elle tout le cortège de convulsions et de tortures. La tête déjà rejetée sur le dos, le corps raidi, le malade, au milieu de spasmes affreux, marchait étroitement, rapidement vers la mort. La tentative était tout indiquée. Un tout petit peu, fait à la tête, a permis à la canule de la seringue de M. Roux d'aller déposer au bon endroit, et sous les meninges, quelques gouttes du sérum jugé ici impuissant.

Le résultat attendu ne se fit pas attendre, la maladie s'est arrêtée net au point précis où elle se trouvait au moment de l'injection, le danger imminent de la prise du thorax fut écarté, et depuis dix jours l'état du malade, qui n'est point rendu compte de l'opération, est on ne peut plus satisfaisant. Certes, ses membres torturés conservent encore leur raidissement; mais celle-ci ne pourra persister longtemps puisque d'habitude ces contractions abandonnées les très rares mortels qui échappent jusqu'ici aux cruelles attaques du vibron tétanique. Ce cas est tellement typique qu'on peut considérer la guérison du tétanos déclaré comme un fait acquis pour la science et pour l'humanité. Elle ne vient pas seulement soulager

les misères de notre espèce, mais elle ouvre des aperçus nouveaux à l'art de guérir, et montre, entre autres, que nous pouvons impunément toucher et arroser notre substance cérébrale.

La toxine du tétanos, comme celle de la diphtérie, a donc son antitoxine spéciale et efficace. Qui sait si ce n'est pas le cas de l'infériorité tuberculeuse elle-même qui porte la responsabilité de l'épithème, au bas mot, de la mortalité universelle, et si M. Roux, plus heureux que M. Koch, n'est pas appelé à triompher, par la même méthode, du bacille des cavernes?

LE BEARN A travers l'histoire.

Gaston XI, fastueux comme son aïeul, établit sa résidence au château de Pau, à grandi par ses soins; il développe la ville, multiplie ses privilèges, fonde la paroisse de Saint-Martin, et fait revivre dans sa capitale, les beaux jours de la vie princière d'Orthez.

La gloire est égale à celle de Gaston VII et à celle de Gaston Phoebus, Charles VII, roi de France, recherche à son tour son alliance en donnant sa fille au fils aîné du prince Béarnais. Mais le jeune prince meurt avant son père, laissant un enfant au berceau. C'est le petit fils de Gaston XI, François Phoebus qui lui succède. La grand-mère, Eléonore de Navarre, règne pour lui, et meurt en assurant aux vicomtes de Béarn la couronne de Navarre, objet de tant de convoitises. François Phoebus accompagné de sa mère Madeleine de France, va se faire couronner à Pamplonne.

Le rêve des princes Béarnais semble réalisé. Foix, Navarre, Béarn, ne font plus qu'une seule et même couronne. Le charisme du jeune prince aidant, un règne nouveau s'annonce plein de gloire et de prospérité. Le rêve ne fut pas long. Un mal subit emporta le jeune prince, dont les premières années de règne avaient fait concevoir à son peuple de si légitimes espérances. Il avait une sœur, Catherine de Navarre, bien jeune, elle aussi. C'est sur elle que reposait tout l'espoir de la patrie. De nombreux prétendants appartenant aux familles princières les plus puissantes, sollicitaient déjà sa main. Les Etats de Béarn, au nom des For, interposèrent leur autorité souveraine, et l'en procédèrent qui aurait l'honneur de porter, avec Catherine, la double couronne.

Après une longue et curieuse délibération, dont nos registres nous ont conservé précieusement le procès-verbal, le choix des Etats s'arrêta sur le représentant d'une vieille famille Gasconne, voisine de Béarn, Jean d'Albret. Jean et Catherine se marièrent quelques années après que leur mariage eut été décidé. On arrivait alors à cette époque fatidique qui marqua l'une des plus grandes étapes de l'humanité. Les portes du moyen âge venaient de se fermer sur la fin de la guerre de Cent ans, et sur la chute de l'empire chrétien de Constantinople. Celles de l'histoire moderne s'ouvraient sur l'écrasement de la domination musulmane en Espagne. Castille et Aragon trouvaient leur union dans celle de Ferdinand et d'Isabelle-Catholiques.

La découverte de Christophe Colomb donnait à l'Espagne unifiée un monde nouveau avec une gloire nouvelle. Plus que jamais le royaume de Navarre devenait une proie bien séduisante pour le royaume espagnol, dont la puissance d'extension ne connaissait plus de limites. Ferdinand chercha en vain un prétexte pour envahir la Haute Navarre, que Jean d'Albret ne fut pas en état de lui disputer. Pamplonne, la capitale fut prise, et la Navarre, conquise jusqu'aux Pyrénées. Jean mourut, et Catherine le suivit de près dans la tombe. «Si nous fussions nés, lui disait-elle sans cesse, vous Catherine et moi Jean d'Albret, nous n'aurions pas perdu la Navarre.»

Ils furent l'un et l'autre ensevelis dans le caveau royal de la cathédrale de Lescar, en attendant, demandaient-ils l'un et l'autre dans leur testament, qu'on put conduire leur dépouille mortelle à Pamplonne. Ce vœu suprême des souverains dépossédés se réalisera-t-il? On se le demande, en Espagne, mais cette question, posée, même de nos jours, n'a pu être encore utilement étudiée.

Henri II succéda à son père. Fidèle allié de François Ier, il combattit à ses côtés à Pavie, est fait prisonnier avec lui, réussit à s'échapper de la forteresse, où il était détenu prisonnier avec le roi de France, et doit au généreux élan de son peuple de pouvoir payer le prix de sa rançon à Charles-Quint, qui lui rend ce fastueux témoignage: «Je n'ai trouvé qu'un homme en France, et cet homme, c'est le roi de Navarre.»

A la délivrance du roi de France, celui-ci retrouva son vaillant compagnon d'armes, et en souvenir de Pavie, le maria avec sa sœur, la belle Marguerite de Valois, «la quatrième Grâce, la dixième Muse.»

Plusieurs riches négociants de Sibirie viennent d'arriver à Saint-Petersbourg pour arrêter le programme d'organisation de la section sibérienne à l'Exposition universelle de 1900. Les Sibériens ont, en effet, l'intention de fournir à l'Exposition de Paris un ensemble bien complet des richesses naturelles et industrielles de leur vaste contrée. Ils partageront leur exposition en quatre sections distinctes: sections de la Sibirie occidentale des terres appartenant au Cabaïn et impérial, de la Sibirie orientale et de la province de l'Amour. Quant aux parages riverains de l'Océan glacial, ils feront l'objet d'une annex «spéciale, tandis que la région de l'Oural sera incorporée dans la section de la Sibirie occidentale.

Dans chacune de ces sections, on verra des échantillons de minerais, de métaux, des photographies, des costumes locaux, des spécimens de l'industrie rurale et d'autres industries, des collections de marchandises, en un mot, tout ce qui sera susceptible de donner une juste idée des richesses de la Sibirie, afin d'attirer dans ce pays les capitalistes et les travailleurs qui ne s'y trouvent encore qu'en très petit nombre et dont elle a le plus grand besoin.

Plusieurs riches négociants de Sibirie viennent d'arriver à Saint-Petersbourg pour arrêter le programme d'organisation de la section sibérienne à l'Exposition universelle de 1900. Les Sibériens ont, en effet, l'intention de fournir à l'Exposition de Paris un ensemble bien complet des richesses naturelles et industrielles de leur vaste contrée. Ils partageront leur exposition en quatre sections distinctes: sections de la Sibirie occidentale des terres appartenant au Cabaïn et impérial, de la Sibirie orientale et de la province de l'Amour. Quant aux parages riverains de l'Océan glacial, ils feront l'objet d'une annex «spéciale, tandis que la région de l'Oural sera incorporée dans la section de la Sibirie occidentale.

Dans chacune de ces sections, on verra des échantillons de minerais, de métaux, des photographies, des costumes locaux, des spécimens de l'industrie rurale et d'autres industries, des collections de marchandises, en un mot, tout ce qui sera susceptible de donner une juste idée des richesses de la Sibirie, afin d'attirer dans ce pays les capitalistes et les travailleurs qui ne s'y trouvent encore qu'en très petit nombre et dont elle a le plus grand besoin.

LE VERBE UNIVERSEL

Procs Mousan.

La Grèce post-que avait ses philes, et c'est à la Grèce antique qu'il faut s'en tenir. La France, non moins tendre et prête à s'entendre, ne se fait point attendre. Pour courir ses amours, l'Anglais n'est pas en reste. Qui fait du sentiment, à Paris, quand n'a-t-on pas, un tel charme.

Le langage au Gertrude. La femme au Prusse rouge. Paris n'a langage rude. A son être très doux. Quel peuple sur la terre! Christian, pélerin, d'Allah Et de tout égaré, N'a point de ce qu'on dit.

En Europe, on la race Est blanche, ou la beauté De la femme à la grâce Et sa suite. Dans l'Afrique en son ombre, On lève des saules au. A la couleur de l'ombre Et des noirs Venus.

Dans le fond de l'Asie (Chinois, au Prusse de N'est pas sans pose Et sans égaré. Dans la mer endormante Des îles, on sourit Et de tout égaré, N'a point de ce qu'on dit. Partout, partout on l'honneur Et de tout égaré, N'a point de ce qu'on dit. Ce beau verbe sans haine Et d'amour, amant-mour! A toute langue humaine De plus un chrétien.

Amo, philo, j'aimo. Amo, philo, amant-mour! Est un verbe universel. Quel on prie à genoux. C'est un verbe adorable. Gendreau, bien fait. Qui fait de misère. Un heureux au présent. C'est un verbe, à être Eve Au son délicat. Qui se conjugue en rêve. Les idées dans les cieux. Faut-il donc que ce verbe, Auquel est égaré, Les temps d'un adverbe. Ait aussi son passé?

LES FOURMIS ET LA PESTE. On se souvient que, pendant l'épidémie de Hong-Kong, les rats ont beaucoup contribué à propager la contagion; la peste de Bombay a permis de constater que les pigeons, les mouches et les fourmis elles-mêmes étaient souvent victimes du microbe infectieux.

Dans la pièce où il travaillait, un correspondant du Times avait remarqué l'existence d'un nid de fourmis peites. Au plus fort du fléau, il observa dans la fourmière un mouvement inusité; par voie de vote, au choix du prétendant qui aurait l'honneur de porter, avec Catherine, la double couronne.

Après une longue et curieuse délibération, dont nos registres nous ont conservé précieusement le procès-verbal, le choix des Etats s'arrêta sur le représentant d'une vieille famille Gasconne, voisine de Béarn, Jean d'Albret. Jean et Catherine se marièrent quelques années après que leur mariage eut été décidé. On arrivait alors à cette époque fatidique qui marqua l'une des plus grandes étapes de l'humanité.

Les portes du moyen âge venaient de se fermer sur la fin de la guerre de Cent ans, et sur la chute de l'empire chrétien de Constantinople. Celles de l'histoire moderne s'ouvraient sur l'écrasement de la domination musulmane en Espagne. Castille et Aragon trouvaient leur union dans celle de Ferdinand et d'Isabelle-Catholiques.

La découverte de Christophe Colomb donnait à l'Espagne unifiée un monde nouveau avec une gloire nouvelle. Plus que jamais le royaume de Navarre devenait une proie bien séduisante pour le royaume espagnol, dont la puissance d'extension ne connaissait plus de limites.

Ferdinand chercha en vain un prétexte pour envahir la Haute Navarre, que Jean d'Albret ne fut pas en état de lui disputer. Pamplonne, la capitale fut prise, et la Navarre, conquise jusqu'aux Pyrénées. Jean mourut, et Catherine le suivit de près dans la tombe. «Si nous fussions nés, lui disait-elle sans cesse, vous Catherine et moi Jean d'Albret, nous n'aurions pas perdu la Navarre.»

Ils furent l'un et l'autre ensevelis dans le caveau royal de la cathédrale de Lescar, en attendant, demandaient-ils l'un et l'autre dans leur testament, qu'on put conduire leur dépouille mortelle à Pamplonne. Ce vœu suprême des souverains dépossédés se réalisera-t-il? On se le demande, en Espagne, mais cette question, posée, même de nos jours, n'a pu être encore utilement étudiée.

Henri II succéda à son père. Fidèle allié de François Ier, il combattit à ses côtés à Pavie, est fait prisonnier avec lui, réussit à s'échapper de la forteresse, où il était détenu prisonnier avec le roi de France, et doit au généreux élan de son peuple de pouvoir payer le prix de sa rançon à Charles-Quint, qui lui rend ce fastueux témoignage: «Je n'ai trouvé qu'un homme en France, et cet homme, c'est le roi de Navarre.»

A la délivrance du roi de France, celui-ci retrouva son vaillant compagnon d'armes, et en souvenir de Pavie, le maria avec sa sœur, la belle Marguerite de Valois, «la quatrième Grâce, la dixième Muse.»

Plusieurs riches négociants de Sibirie viennent d'arriver à Saint-Petersbourg pour arrêter le programme d'organisation de la section sibérienne à l'Exposition universelle de 1900. Les Sibériens ont, en effet, l'intention de fournir à l'Exposition de Paris un ensemble bien complet des richesses naturelles et industrielles de leur vaste contrée. Ils partageront leur exposition en quatre sections distinctes: sections de la Sibirie occidentale des terres appartenant au Cabaïn et impérial, de la Sibirie orientale et de la province de l'Amour. Quant aux parages riverains de l'O